

On peut se demander, en effet, quelles conséquences aurait pour une armée, au lendemain d'une déclaration de guerre, un *raid* hardi exécuté par huit ou dix brigades de cavalerie, accompagnées chacune d'une batterie, se jetant brusquement sur le territoire ennemi, détruisant les voies ferrées, les ouvrages d'art importants, les quais de débarquement, incendiant les magasins, semant la terreur dans les populations jusqu'à 60 lieues de la frontière, arrêtant du même coup la mobilisation et la concentration.

Il suffit d'y songer pour prévoir la perturbation qu'un pareil événement causerait d'un côté, quelle confiance, quel espoir de vaincre, quelle ardeur il susciterait de l'autre.

La France doit s'attendre à des tentatives de ce genre dans une guerre contre ses voisins.

Les moyens en sont tout préparés. Il n'y a qu'une manière d'y répondre, c'est d'agir de même et d'être prêt à son tour.

« En tout cas, dit von der Goltz, les parties de l'armée
« qui, pendant la concentration, auraient pour mission
« de protéger les frontières, ne devront être distraites des
« grandes opérations qu'exceptionnellement. Il faut, en
« effet, disposer ses troupes de telle sorte que toutes les
« forces soient disponibles et réunies lorsqu'il s'agira de
« frapper les grands coups. »

En 1866, le feld-maréchal Benedek s'écarta de cette règle et eut ainsi, dès le début, des fractions de son armée qui furent battues isolément avant l'heure des engagements décisifs.

Il résulte de ce qui précède que la rapidité de rassemblement des armées dépend désormais de la perfection apportée dans la mobilisation et du nombre de voies ferrées indépendantes dont un pays peut disposer.

Ces conditions ne peuvent plus être créées par le génie d'un général en chef, mais bien par la prudence des

gouvernements et par les sacrifices qu'un peuple sait s'imposer.

Ceux qui sont pénétrés de l'importance de ces avantages sauront se résoudre à temps à toutes les dépenses qu'entraînent ces opérations militaires. Ceux qui ne la comprennent pas, ou qui, distraits par des préoccupations d'un autre ordre, les négligent pendant la paix, peuvent être certains d'avance de condamner leurs armées à la défensive et leur pays à l'invasion.

Quelles que soient les difficultés que présente une concentration, il faut se pénétrer de cette vérité, que le déploiement stratégique d'une armée est le seul acte de guerre qui dépende pleinement de la volonté de la direction suprême.

Les combinaisons qui s'y rattachent, quelque compliquées qu'elles soient, ne sont pas soumises à des calculs extérieurs. Ici, il suffit de vouloir pour réussir. La responsabilité qui incombe à cet égard aux commandants en chef et à leurs états-majors s'exerce par conséquent dans toute sa plénitude.

C'est plus tard seulement que les forces souveraines du destin entrent en jeu pour décider du cours des événements.

Sans s'étendre davantage sur ces considérations, on voit qu'il existe pour les déploiements stratégiques, comme pour les transports, des principes généraux qui, sans avoir rien d'absolu, facilitent la concentration des armées.

On peut les résumer ainsi :

1^o Avant la concentration, *rassemblement, à proximité des points de débarquement, des approvisionnements nécessaires aux armées*, au moins jusqu'à la fin des transports;

2^o *Protection de la frontière*, dès le début de la déclaration de guerre, par les premières troupes dont on peut disposer;

3° *Envoi sur la frontière des premières unités mobilisées, pour couvrir le déploiement stratégique;*

4° *Répartition des corps d'armée et des divisions sur la zone de concentration, en ordre plus ou moins resserré, généralement en échelons, suivant les probabilités des premières rencontres;*

5° *Concentration des armées sur des fronts en équerre, quand les circonstances s'y prêtent.*

L'histoire militaire contemporaine nous offre divers exemples de concentrations.

Celle des Prussiens, en 1866, est une des plus fertiles en enseignements. Quand elle fut terminée, elle parut toute naturelle; mais si l'on se reporte aux circonstances qui marquèrent son début, on est frappé des difficultés qu'elle devait rencontrer.

IV. — Concentration des armées modernes.

1° Concentration des armées prussiennes en 1866.

En 1866, la Prusse avait, avec la garde, 9 corps d'armée répartis ainsi :

I ^{er}	corps.	Kœnigsberg.
II ^e	—	Stettin.
III ^e	— et garde . . .	Berlin.
IV ^e	—	Magdebourg.
V ^e	—	Posen.
VI ^e	—	Breslau.
VII ^e	—	Munster.
VIII ^e	—	Coblentz.

Les premiers préparatifs de guerre commencèrent secrètement, dès la fin de mars.

En fait, la mobilisation prussienne, ordonnée le 3 mai, fut terminée vers le 23. Il avait fallu en moyenne vingt à

vingt et un jours pour mobiliser complètement un corps d'armée.

Quant aux transports et au déploiement stratégique, ils ne s'exécutèrent pas rigoureusement suivant les règles ordinaires.

Difficultés de la situation. — La situation de la Prusse était délicate. Il lui fallait faire face à trois groupes d'ennemis. Au sud, l'Autriche et la Saxe pouvaient réunir 264,000 combattants et disposaient d'un territoire qui projetait une sorte de saillant contre le centre de la monarchie prussienne. Au sommet du saillant, une grande vallée, celle de l'Elbe, débouchait en pleine Prusse, à quelques marches de Berlin.

De chaque côté de ce sommet, deux chaînes de montagnes d'un accès difficile s'inclinaient vers le sud dans des directions dangereuses pour la sûreté des communications. Au sud-ouest, les États de l'Allemagne du Sud disposaient de 100,000 combattants, qui allaient peut-être se joindre au premier groupe. La frontière qui les séparait des Prussiens était marquée par le cours du Mein. A l'ouest, le Hanovre et la Hesse comptaient 40,000 hommes environ. C'était peu; mais leur territoire allait jusqu'à l'Elbe, et si on les négligeait, les communications de la Prusse avec le Rhin, puis avec les duchés de l'Elbe qu'il fallait garder, pouvaient être coupées.

La Prusse avait donc devant elle trois groupes d'ennemis, trois groupes de forces et trois frontières. En outre, de graves considérations politiques l'obligeaient à ménager les populations qu'elle songeait à annexer et pesaient sur ses résolutions.

Elle avait enfin un allié dont l'Autriche la séparait et avec lequel cependant il fallait maintenir des relations.

C'était au milieu de ces difficultés que devait s'opérer la concentration.

On supposa que l'Autriche pouvait mobiliser 240,000

combattants et qu'elle en enverrait le plus grand nombre contre l'armée prussienne. Il était d'ailleurs probable que les actes décisifs se passeraient de son côté.

Dès le 12 mai, on apprit à Berlin que, sur ses dix corps d'armée, cette puissance en concentrait trois en Italie; que ses transports de troupes avaient commencé le 11; que sa cavalerie était en route vers la frontière de Moravie, et qu'avec de l'activité elle comptait, à la fin du mois, avoir rassemblé des forces considérables du côté de la Saxe et de la Silésie.

Il fallait alors à la Prusse neuf à douze jours pour le transport d'un corps d'armée avec ses accessoires. Ce délai variait suivant la nature du chemin; quelle que fût du reste la distance, on supposait que la voie ferrée employée ne serait pas entièrement interdite au commerce et qu'un petit nombre de trains seulement serait laissé à l'intendance.

On savait donc déjà que le mouvement de tous les corps d'armée ne serait pas terminé avant la première semaine de juin, et même pour obtenir ce résultat, il ne fallait pas perdre un quart d'heure; toutes les lignes de chemins de fer devaient être employées et aucune d'elles ne devait transporter plus d'un corps d'armée. Si l'on en mettait deux sur une même ligne, il fallait neuf à douze jours de plus pour la concentration.

Le 8 avril 1866, un traité d'alliance offensive, qui resta longtemps secret, avait été conclu avec l'Italie contre l'Autriche. Néanmoins les négociations en vue d'un arrangement continuèrent avec cette dernière puissance, avec les petits États allemands, avec la Confédération germanique et les puissances européennes. Ces négociations avaient un caractère sur lequel on ne fut fixé que plus tard et qu'un incident suffira à faire apprécier.

Le 20 avril, le gouvernement autrichien apprit que 50,000 hommes des provinces napolitaines étaient déjà concentrés entre Modène, Bologne et Ferrare; qu'il y

avait plus de 200 bataillons italiens en Lombardie et en Toscane; que les convois de marchandises étaient tous suspendus en Italie depuis le 15 avril et remplacés par des convois militaires. Il adressa des représentations à ce sujet au cabinet de Berlin, dès le 22 avril.

Le comte de Bismark n'y répondit que le 30, en disant : « Il n'y a pas en Italie d'armements offrant un caractère menaçant, et ceux qui ont eu lieu *justifient notre conviction* qu'une agression, non provoquée, contre l'empire d'Autriche est bien loin des intentions du cabinet de Florence..... »

« Le comte de Bismark espère qu'en prenant des informations plus précises, le gouvernement impérial arrivera à cette conviction, que les avis qui lui sont parvenus sur les intentions agressives de l'Italie sont dépourvus de fondement et que, par suite, il procédera au rétablissement effectif du pied de paix. »

Or, à ce moment, la guerre était déjà résolue. La Prusse trouvait alors la situation assez tendue pour ordonner sa mobilisation, mais trop indécise pour lui permettre de fixer la date et le lieu de ses concentrations.

Dans la première quinzaine de mai, le groupe d'ennemis de l'Ouest avait bien affirmé son attitude, mais la Prusse ignorait s'il oserait se mêler aux hostilités. Quant aux Allemands du Sud, « c'étaient encore des ennemis à naître. » Seul le groupe austro-saxon présentait une armée organisée, forte et bientôt en état de combattre.

En prévision des événements, le gouvernement prussien ordonna donc, dès le 3 mai, un premier rassemblement de cinq corps d'armée.

Les V^e et VI^e corps devaient se concentrer à Neisse et à Schweidnitz, en Silésie; les III^e et IV^e, dans la Basse-Lusace, entre Torgau et Kottbus; le VIII^e à Coblenz (V. *planche XXII*).

Ce mouvement de troupes était en quelque sorte une mesure de précaution. Il ne correspondait pas encore aux

futures opérations. Il fut complété par le rassemblement de la garde à Berlin et des deux divisions du VII^e corps à Minden et à Munster.

En réalité, la Prusse commençait par une sorte de demi-concentration contraire à ses principes et aux règles ordinaires, qui prescrivent de ne pas concentrer de grandes unités stratégiques avant le moment de leur transport à destination. Mais elle obéissait aux circonstances; et, ne sachant pas encore si les Allemands qu'elle voulait annexer seraient des amis ou des ennemis, elle agissait d'abord comme s'ils devaient être ennemis. C'était logique et pratique.

A la fin de mai, à Berlin, on vit nettement que le nœud de la situation se dénouerait sur le front de l'armée autrichienne. En conséquence, on se décida à rassembler de ce côté, d'abord les sept corps qui se trouvaient dans l'Est, puis les deux corps cantonnés dans les provinces occidentales. On forma ensuite un noyau de troupes avec des régiments de garnison et les troupes des duchés, et on résolut d'écraser sans ménagements le Hanovre et la Hesse. Il fallait en effet se débarrasser d'abord du groupe ennemi qui était le plus rapproché du cœur de la monarchie.

Choix de la zone de concentration. — Ce fut seulement quand cette détermination fut prise, que l'état-major prussien chercha à fixer la zone de concentration des forces destinées à agir contre l'Autriche.

Le tracé de la frontière de Bohême et la position prise par les troupes saxonnes à sept marches de Berlin et à cinq de Breslau, puis celle des corps autrichiens à Reichenberg et à Trautenau, sur des routes qui conduisaient à ces deux capitales, firent supposer que ces deux grandes villes pourraient bien être menacées. Les provinces prussiennes qui semblaient dès lors exposées aux premiers coups de l'ennemi, étaient la Lusace et la Silésie. Il était

impossible de les couvrir toutes deux avec une seule armée. L'espace à protéger était trop étendu et, de plus, la frontière de Bohême permettait de tourner, par le nord ou par l'est, une armée qui aurait été isolée.

Il fallait donc deux masses séparées. Cette division était encore rendue nécessaire par l'impossibilité de nourrir un trop grand nombre d'hommes sur un espace restreint.

Cette séparation des deux premières armées prussiennes au début a été depuis très critiquée. L'état-major prussien se rendait bien compte qu'elle était défectueuse, mais il la considérait comme une nécessité. Il a répondu, comme il suit, aux objections soulevées à ce sujet :

« En agissant ainsi, il est parfaitement évident qu'une
« armée autrichienne, concentrée d'avance, pouvait venir
« tomber avec toutes ses forces sur l'une des moitiés de
« l'armée prussienne. Mais quelle que fût la disposition qu'on adoptât, rien ne pouvait changer la configuration du théâtre de la guerre, ou faire qu'il n'y eût
« pas un ennemi placé en Bohême, entre la Lusace et la
« Silésie. »

Ainsi la configuration de la frontière, les forces de l'Autriche, les projets encore vagues qu'on lui supposait, l'obligation de protéger les provinces limitrophes et de s'étendre pour l'entretien des troupes, furent autant de raisons qui décidèrent les Prussiens à rassembler : 1^o une première armée, composée d'abord des II^e, III^e et IV^e corps, sous le commandement du prince Frédéric-Charles, en Lusace, aux environs de Kottbus, occupant ainsi un nœud de voies ferrées qui conduisaient en Saxe, à Berlin et en Silésie;

2^o Une deuxième armée, composée d'abord des V^e et VI^e corps et des détachements déjà établis en Silésie, sous le commandement du Prince royal, cantonnée sur la Neisse. La garde, dont l'affectation était encore indéterminée, devait s'installer entre Baruth et Luckau. Enfin le I^{er} corps d'armée allait être transporté à Gorkwitz, pour relier les

deux groupes et être prêt à renforcer celui qui en aurait besoin.

Pour contenir la Saxe, on résolut de concentrer sur sa frontière, à Zeitz, *une troisième armée*, dite *armée de l'Elbe*, composée des VII^e et VIII^e corps.

On avait appris, vers le milieu de mai, que les États du Sud appuieraient définitivement l'Autriche. On savait que leur organisation et des raisons politiques les empêcheraient de se hâter. On persista donc dans le projet d'agir vigoureusement contre les duchés de l'Elbe, le Hanovre et la Hesse, de réunir ensuite les diverses forces qui auraient combattu de ce côté, d'y joindre une division, qu'on avait laissée en observation à Wetzlar, et de former ainsi *une armée du Mein*, qui serait chargée de lutter contre les États du Sud.

Enfin, pour parer à toutes les éventualités, on rassembla *un corps de réserve*, à Berlin.

C'était compliqué, sans doute; mais ces dispositions répondaient à la situation. Elles se résumaient ainsi :

Concentrer un groupe de forces devant chaque groupe ennemi et deux contre l'Autriche.

Les difficultés de cette concentration étaient si évidentes, qu'en prenant le commandement, le roi annonça que la composition des armées n'était pas définitive, et qu'il la modifierait suivant la marche des événements.

Transports de l'armée prussienne. — Les ordres furent donnés les 15 et 16 mai. A cette date, les premiers régiments avaient fini leur mobilisation; les transports de concentration commencèrent aussitôt, dès le 16, avant la fin de la mobilisation générale. En réalité, ils se firent en deux mouvements.

Le premier mouvement, accompli pendant la période d'indécision, du 16 au 23 mai, avait pour but de garantir la Prusse contre une surprise et contre une invasion

subite. Il fut exécuté seulement par quatre corps : les V^e (Posen), VI^e (Breslau), III^e (Berlin) et IV^e (Magdebourg).

Le VI^e, qui était stationné dans une des provinces menacées, se porta à Neisse et à Franckenstein, presque entièrement par étapes. Sa concentration, terminée le 21 mai, avait exigé cinq jours.

Le V^e fut transporté en entier par la ligne Posen-Breslau et Kœnigszell, du 17 au 23 mai, en douze jours.

Le III^e fut transporté en majeure partie, du 17 au 22 mai, en six jours, par la ligne Berlin-Francfort-sur-l'Oder, sur Guben.

Le IV^e fut transporté par les lignes qui vont de Thuringe en Saxe, et termina son mouvement le 24 mai, à Torgau et Herzberg. Il avait été accompli en huit jours.

A ce moment, vers la fin de mai, la période d'indécision cesse. La Prusse sait que les ennemis qu'elle a provoqués sont résolus à combattre. Elle apprend leurs premiers mouvements. Elle se décide alors à couvrir la Lusace et la Silésie par deux armées. Sa mobilisation est tout à fait finie. Il s'agit pour elle de porter ses forces d'une première zone de rassemblement sur celle qui précédera les hostilités, et d'y ajouter les cinq corps qu'elle a laissés en arrière. Elle est résolue à l'offensive; mais elle ne sait pas encore si elle pourra la prendre, ni si l'Autriche lui en laissera le temps. En tout cas, il lui faut d'abord protéger son territoire.

On prescrit alors de transporter le I^{er} corps de Kœnigsberg à Gorlitz, par Kreuz et Francfort-sur-l'Oder. Ce mouvement, commencé le 24 mai au moyen de huit trains par jour, fut terminé en dix jours, le 2 juin.

Le II^e corps, destiné à la II^e armée, fut transporté de Poméranie à Herzberg, par Berlin. Commencé le 23 mai, son mouvement était terminé le 2 juin, avec huit trains par jour. Il exigea onze jours.

Le VII^e corps fut concentré à Zeitz, par les lignes de Munster et Dusseldorf, à Cassel et Eisenach. Avec huit